

*Pour Ozzy, Ali et Peter.*

6  
82064 210420  
82032 220720  
3122  
1206  
20720  
1420  
6720  
312  
3122 23  
34  
2072  
3122  
6  
22 07 2  
3122  
1420  
072 0  
312 2  
312  
1420  
0720 2  
312  
120 6  
7202 0  
3122  
1 4 2  
0 7 2 0  
3420  
2072  
2 1 131  
082032  
01323122

# 1

On nous croise dans certains endroits, nous les ados tristes, solitaires, mal dans leur peau, différents. À tout moment, il suffit de savoir où regarder pour nous trouver : derrière les magasins, dans les ruelles, sous les ponts des canaux et des rivières, autour des garages, dans les hangars, dans les arrière-cours ; on est des milliers – du moins pour qui se donne la peine de nous chercher, parce que ça n'intéresse pas grand monde. C'est plus facile de détourner la tête, de faire comme si on n'était pas là. Ne croyez pas toutes les idioties du style : « Chacun a droit à sa chance. » Quand ils nous aperçoivent, les gens sont contents qu'on ne soit pas à l'école avec leurs mômes ; pendant ce temps-là, on ne les embête pas, on ne perturbe pas les cours. Les professeurs aussi. Vous croyez qu'ils sont déçus qu'on ne se présente pas à l'appel ? Vous rigolez ? Ils sont ravis, ils n'ont aucune envie de nous voir dans leurs classes, et nous, on n'a aucune envie d'y aller.

La plupart d'entre nous traînent par petits groupes de deux ou trois, à faire passer le temps. Moi, je préfère rester seule. J'aime bien fréquenter des endroits où il n'y a personne, où je n'ai pas besoin de m'occuper des autres, de voir leurs numéros.

C'est pour ça que j'étais furieuse quand j'ai trouvé mon coin préféré au bord du canal occupé par quelqu'un d'autre. Encore, si ça avait été un inconnu, un vieux clochard ou un camé, je me serais barrée ailleurs, mais pas de bol, c'était un élève de la classe « spéciale » de M. McNulty : cette grande gueule surexcitée de Spider.

Ça l'a fait rigoler de me voir débarquer. Il m'a menacée de l'index :

– Oh, la rebelle ! Qu'est-ce que tu fiches ici ?

J'ai haussé les épaules et baissé la tête.

Il a continué à ma place :

– Tu en avais trop marre de McNullo ? Je te comprends, Jem, c'est un malade. On ne devrait pas le laisser mettre les pieds dehors, celui-là !

Il est grand et fort, Spider. Du genre qui vous colle et ne sait pas quand il faut s'arrêter. Ce doit être pour ça qu'il se bagarre sans cesse à l'école. On l'a constamment sous le nez. En plus il empeste. Même quand on l'évite, il revient à la charge ; il ne capte pas les signaux, il ne percute pas. Derrière ma capuche, je ne l'apercevais qu'à moitié, mais quand il se dressa devant moi, je tournai instinctivement la tête et nos yeux se rencontrèrent un instant. Alors je le vis. Son numéro. 15122010. C'était l'autre raison qui me mettait mal à l'aise. *Ce pauvre débile, il n'a vraiment pas de chance avec un numéro pareil !*

Tout le monde en a un, mais je crois que je suis la seule à les voir. Enfin, je ne les « vois » pas vraiment, comme s'ils flottaient dans l'atmosphère, disons plutôt qu'ils m'apparaissent dans la tête. Je les sens, quelque part derrière mes yeux. Mais ils sont réels. Croyez-moi ou non, je m'en fiche. Et je sais ce qu'ils signifient. Ça a fait tilt le jour où ma mère est partie.

Depuis toujours, je vois les numéros. Je croyais qu'on était tous logés à la même enseigne. Dans la rue, il suffisait que je croise le regard de quelqu'un pour voir apparaître son numéro. Je les énonçais à ma mère alors qu'elle me baladait dans ma poussette. Je croyais que ça lui faisait plaisir, qu'elle me trouvait intelligente. Tu parles.

Elle fonçait à travers High Street pour aller récupérer son allocation hebdomadaire. En général, le jeudi était une bonne journée. Elle filait aussitôt vers la cabane barricadée du bout de la rue s'acheter cette came qui la rendait heureuse pour quelques heures. Tous ses muscles semblaient alors se détendre, elle me parlait, il arrivait même qu'elle me lise quelque chose.

Ce jour-là, j'énonçai à haute voix les numéros des gens qu'on dépassait :

– Deux, un, zéro, quatre, deux, zéro, un, neuf ! Un, sept, un, un, deux, zéro, deux, quatre !

D'un seul coup, maman arrêta la poussette, la contourna pour venir s'accroupir devant moi, saisit les deux barres latérales, formant une cage de son corps, s'agrippant si fort que je distinguai les tendons de ses bras sous sa peau pleine de bleus et de piqûres. Les yeux fixés dans les miens, elle éructa, folle de rage :

– Écoute, Jem, je ne sais pas à quoi tu joues, mais tu arrêtes maintenant ! Ça me prend la tête et je te jure que je n'ai pas besoin de ça aujourd'hui ! D'accord ? Alors... tu... la fermes !

Elle dardait chacune de ses syllabes comme un essaim de guêpes furieuses dont le venin crépitait autour de ma tête. Et moi, je ne voyais que son numéro, poinçonné à l'intérieur de mon crâne : 10102002.

Quatre ans plus tard, je contemplais un homme dans un costume miteux en train de l'inscrire sur un bout de

papier : « Date de la mort : 10.10.2002. » Je l'avais découverte le matin même. Je m'étais levée, comme d'habitude, je m'étais habillée pour l'école, j'avais mangé mon bol de céréales, sans lait parce qu'il puait lorsque je l'avais sorti du réfrigérateur. J'avais laissé la brique de côté, allumé la bouilloire et avalé mes céréales telles quelles. Ensuite j'avais préparé du café pour maman et le lui avais porté dans sa chambre. Elle était toujours au lit, allongée sur le côté, les yeux ouverts ; elle avait vomi sur elle et sur les couvertures. J'ai posé le café par terre, à côté de l'aiguille.

– Maman ?

Je savais bien qu'elle ne répondrait pas. Il n'y avait plus personne dans cette chambre. Elle était partie. Et son numéro également. Je ne le voyais plus quand je sondais son regard vide.

Je restai là quelques minutes, quelques heures, je ne sais plus, et puis je descendis avertir la dame de l'appartement du dessous. Elle monta pour voir, me fit attendre dehors, comme si je ne savais pas ce qui se passait, cette bouffonne ! Elle n'y était pas depuis trente secondes qu'elle ressortait une main sur la bouche. Après avoir dégueulé un bon coup, elle s'essuya avec son mouchoir, me ramena chez elle et appela une ambulance. Alors ce fut le défilé : tous ces gens en uniforme, police, secouristes, tous ces gens en costumes foncés, comme le type armé d'un bloc-notes ; il y avait aussi une dame qui s'adressait à moi comme à une simple d'esprit et qui m'emmena loin du seul endroit que je connaissais.

Dans sa voiture, en route pour on ne savait où, je ne cessais de me répéter non plus des numéros mais des mots. Quatre mots. *Date de la mort. Date de la mort.* Si seulement j'avais su de quoi il s'agissait, j'aurais pu la

prévenir, empêcher ça. Je ne sais pas. Est-ce que ça aurait changé quelque chose si elle avait su que nous n'aurions que sept années à vivre ensemble ? Ça ne l'aurait jamais empêchée de se camérer. Rien n'aurait pu l'en empêcher. Elle était trop accro.

Je n'aimais pas me retrouver là, sous le pont avec Spider. On avait beau être à l'extérieur, je me sentais comme enfermée, coincée avec lui. Il prenait toute la place avec ses grands bras et ses grandes jambes, toujours à s'agiter, à faire du vent. Et puis il sentait trop mauvais. Je passai devant lui pour rejoindre le chemin de halage.

– Tu vas où ? me cria-t-il.

Sa voix se répercuta en écho sur les parois de béton.

– Nulle part.

– Bon, dit-il en me rejoignant. Raconte.

Tout de suite il s'approcha trop, m'effleurant l'épaule. La tête basse sous ma capuche, je poursuivais mon chemin le long d'un étroit sentier de graviers et d'ordures qui se dérobaient sous mes semelles. Il marchait en sautillant à côté de moi. On devait avoir l'air idiots, moi trop petite pour mes quinze ans, lui remuant comme une girafe noire en fuite. Il voulait bavarder, mais je ne répondais pas, dans l'espoir qu'il en aurait marre et laisserait tomber. Pas de chance. Il lui en fallait plus pour qu'il se vexe et s'en aille. Et encore.

– Alors comme ça tu es nouvelle par ici ? Tu t'es fait virer de ton ancienne école ? Tu es une rebelle ?

Virée de l'école, de « chez moi » et de partout, comme toujours. Les gens ne comprennent pas que j'ai besoin d'air. Ils ne pensent qu'à me dire ce que je dois ou ne dois pas faire, comme s'il suffisait de suivre le règlement, de se plier au train-train, de se laver les mains et de se

tenir tranquille pour que tout aille bien. Ils ne pigent rien.

– Tu veux une garos ? me proposa-t-il en fouillant dans sa poche. J'en ai, regarde.

Je m'arrêtai pour le voir sortir un paquet froissé.

– Merci, marmonnai-je.

Il tira une bouffée, comme si ça l'envoyait au paradis, rejeta dans une posture théâtrale la fumée par les narines. *Plus que trois mois à respirer*, me disais-je. *Et ce toquard qui sèche l'école pour venir cloper au bord du canal. C'est ça, la vie ?*

Je m'assis sur un tas d'anciennes traverses. La nicotine m'apaisait un peu, mais ce n'était pas le cas de Spider. Il allait et venait, sautait sur les rails, descendait, se penchait sur la pointe des pieds au bord de l'eau. *C'est comme ça qu'il va mourir, le naze. En se ramassant mal après un bond manqué.*

– Jamais tu n'arrêtes de bouger ? lui demandai-je.

– Non, je suis pas une statue de cire. J'ai de l'énergie à revendre, moi.

Là-dessus, il se mit à danser et je ne pus m'empêcher de pouffer. Ce qui n'avait pas dû m'arriver depuis des années. Il me décocha un clin d'œil :

– Tu as un joli sourire.

Raté. J'ai horreur des commentaires personnels.

– Ta gueule, Spider !

– Hé, remets-toi ! C'était juste pour causer.

– Ouais, eh ben j'aime pas.

– T'aimes pas non plus les gens ? On a l'impression que tu t'en fiches de ce qu'on te raconte. Tu baisses les yeux, tu regardes jamais personne.

– C'est mon problème.

Il se détourna, envoya d'un coup de pied une pierre dans le canal.

– C'est bon, je te dirai plus jamais rien de gentil, ça te va ?

– Ouais.

Une cacophonie de sonnettes d'alarme retentissait dans ma cervelle. Quelque part, j'avais une envie folle de continuer comme ça, d'avoir un pote avec qui traîner, de faire un peu comme tout le monde, pour une fois. En même temps, une voix en moi me hurlait de me tirer rapide. On a trop vite fait de s'attacher aux gens, et ensuite ils s'en vont. Au bout du compte, tout le monde finit par s'en aller. Je le contemplais qui se marrait en sautant d'un pied sur l'autre, qui ramassait des pierres, les lançait. *Ne fais pas ça, Jem. Dans quelques mois, il sera mort.*

Profitant qu'il avait le dos tourné, je me levai silencieusement et m'éclipsai au pas de course. Pas d'au revoir ni d'explications.

Je l'entendis crier :

– Hé, où tu vas ?

*Surtout qu'il ne me suive pas.* Sa voix s'éloigna peu à peu :

– Bon, comme tu voudras. À demain, mon pote !

6  
82064 210420  
82032 220720  
3122  
1206  
20720  
1420  
6720  
312  
3122 23  
34  
2072  
3122  
6  
22 07 2  
3122  
1420  
072 0  
312 2  
312  
1420  
0720 2  
312  
120 6  
7202 0  
3122  
1 4 2  
0 7 2 0  
3420  
2072  
2 1 131  
082032  
01323122

## 2

McNullos nous menait à la baguette. On avait dû lui prendre la tête ou je ne sais quoi... toujours est-il qu'il ne nous lâchait plus. On travaille et on la boucle, exercice de compréhension, une demi-heure. L'ennui, c'est que, quand on me dit de faire quelque chose, ça me pose un problème. J'ai envie d'envoyer balader le gars, j'irai à ma vitesse. Même si j'ai envie de le faire. Ce qui n'était pas le cas. Attention, je sais lire, enfin, pas mal, mais je ne vais pas vite. Mon cerveau a besoin de temps pour trier les mots. Si j'essaie de me dépêcher, tout se mélange et ce monceau de phrases ne veut plus rien dire.

En tout cas, je faisais de mon mieux cette fois-là. Juré. Karen, ma mère d'accueil, m'avait chapitrée, vous voyez le genre :

– Il est temps de se mettre au travail... important d'avoir des diplômes... la vie n'est pas un film qu'on peut rejouer dix fois.

Elle en avait discuté avec les gens de l'école, avec mon assistante sociale, enfin les autres, toujours les mêmes, et tous ces discours commençaient à me saouler. Alors j'ai décidé de travailler et de la boucler, histoire de respirer un peu.

D'ailleurs, pour une fois tout le monde se taisait. On avait senti l'humeur massacrate de McNullo, on avait compris que ce n'était pas le moment de le provoquer. Ça traînait un peu des pieds, mais, globalement, ça restait tranquille et ça bossait, ou ça faisait semblant quand, d'un seul coup, retentit une sorte d'explosion. Soufflée en arrière, la porte alla s'écraser contre le mur et Spider surgit tel un boulet de canon, à moitié déséquilibré. Ça a tout gâché. On se mit à brailler, à le huer, à l'acclamer.

Il en fallait davantage pour impressionner McNullo :

– Que signifie cette entrée ? Retournez d'où vous venez et rentrez calmement, comme quelqu'un de civilisé !

Spider se laissa tomber en avant avec un soupir exagéré, leva les yeux au ciel.

– Allez, c'est bon, m'sieur ! Je suis là, maintenant.

McNulty articula lentement mais fermement, si vous voyez ce que je veux dire, comme s'il s'efforçait de maîtriser la situation :

– Faites ce que je vous dis et nous recommencerons.

– Pourquoi vous faites ça, m'sieur ? Je suis pas obligé de venir ici mais je viens quand même. Je demande qu'à apprendre, m'sieur.

Ce qui arracha un tollé sarcastique à toute la classe.

– Pourquoi vous m'embêtez comme ça ?

McNullo poussa un soupir :

– J'ignore pourquoi vous avez tout d'un coup décidé de vous joindre à nous, mais si vous tenez à être des nôtres, ce qui ne peut que me réjouir, il va falloir commencer par sortir et rentrer tranquillement, comme je vous l'ai demandé. Ensuite nous pourrons reprendre le cours.

Une longue pause s'ensuivit, au cours de laquelle ils se mesurèrent du regard. Plus personne ne disait un mot, on comptait les points. Pour une fois, Spider se tenait presque tranquille, secouant juste un pied devant lui. D'un seul coup, il se retourna et sortit. Tous les yeux demeurèrent fixés sur la porte. Était-il parti pour de bon ? Un murmure général retentit lorsque la porte se rouvrit et qu'il s'arrêta sur le seuil, comme si de rien n'était.

– Bonjour, m'sieur ! lâcha-t-il à l'adresse de McNullo.

– Bonjour, Dawson.

Le prof avait l'air de se demander ce que cachait cette victoire trop facile. Il plaça la feuille d'exercice, du papier et un crayon sur le bureau de Spider.

– Asseyez-vous, mon garçon, et tâchez de bien vous débrouiller.

Spider se dirigea d'un pas nonchalant vers sa place tandis que McNulty regagnait la sienne et nous regardait tous.

– Bon, que chacun reprenne son travail. Il reste vingt-cinq minutes. Voyons ce que vous allez faire.

Cependant, l'incident avait déconcentré les esprits ; nous étions maintenant trop dissipés, trop agités, les chaises crissaient sur le plancher. McNulty s'efforçait de maintenir l'ordre parmi ses troupes :

– Les yeux sur votre travail, je vous prie !

Peine perdue.

En ce qui me concernait, les mots dansaient sous mes yeux, pas plus lisibles que des hiéroglyphes ou des caractères chinois. Parce que je ne pouvais m'empêcher de me demander si je n'étais pas la cause du retour de Spider. Au bord du canal, j'avais déjà eu l'impression de percevoir une sorte de contact et ça m'avait fait peur. Depuis, je l'évitais, mais je n'avais aucune raison de

croire qu'il pensait à moi. Jusque-là. Parce que j'aurais juré l'avoir vu me faire un clin d'œil en allant s'asseoir. L'enfoiré ! Qu'est-ce qu'il croyait ?

Après le déjeuner, McNullo en eut ras le bol. Alors que ça ricanait sec dans la classe, que ça bavardait, que ça rigolait, il s'arrêta brusquement :

– Bon, vous me rangez vos livres, vos crayons, vos papiers. Tous autant que vous êtes !

Qu'est-ce qui lui prenait ?

– Exécution ! Rangez-moi tout ça. J'ai deux mots à vous dire.

Et nous de soupirer, de lever les yeux au ciel, ouais, on a compris. On était bons pour un sermon. Chacun rangea ses affaires dans son sac ou dans ses poches en attendant le discours habituel : « Comportement inacceptable... vous vous laissez aller... manque de respect... » Mais ce ne fut pas ça du tout.

Il vint se balader parmi les bureaux, s'arrêtant devant chacun de nous avant de passer au suivant :

– Chômeur. Caissière. Éboueur.

Arrivé à ma hauteur, il lâcha sans hésitation :

– Femme de ménage.

On y eut tous droit, jusqu'à ce qu'il revienne à sa place, se retourne pour nous faire face :

– Alors, qu'est-ce que ça vous fait ?

On regardait nos bureaux ou la fenêtre. Ça nous faisait exactement ce qu'il avait voulu que ça nous fasse. On se sentait minables. On savait tous l'avenir qui nous attendait et on n'avait pas besoin des réflexions de cet abruti puant pour nous le rappeler.

C'est là que Spider a explosé :

– Moi, je me sens trop bien, m'sieur ! Vous pouvez

raconter ce que vous voulez, ça veut rien dire. Je peux faire ce que je veux.

– Non, Dawson, précisément, et je veux que vous m’écoutez tous. Pour le moment, avec votre attitude, c’est ce qui vous attend. Maintenant, si vous vous appliquez un peu, si vous vous concentrez, si vous essayez de tirer le meilleur de votre dernière année ici, ce pourrait être différent. Si vous obtenez votre brevet et un bon dossier, vous aurez des chances de réussir.

– Ma mère est caissière.

Ça venait de Charmaine, à deux rangs de moi.

– Oui, et il n’y a pas de mal à ça, mais vous, Charmaine, vous pourriez être la patronne du magasin, si vous le vouliez. Alors, vous tous, tâchez de voir un peu plus loin que le bout de votre nez, prenez conscience de ce dont vous êtes capables. Que voulez-vous devenir ? Allez ! Que ferez-vous l’année prochaine à cette heure-ci ? Dans deux ans, dans cinq ans ? Laura, dites-moi ça.

Il fit ainsi le tour de la classe. La plupart d’entre nous n’en avaient pas la moindre idée. Ou plutôt, on savait que sa première déclaration était bien vue. Quand ce fut au tour de Spider, je retins mon souffle. Lui qui ne vivrait pas, qu’allait-il dire ?

Évidemment, il releva le défi, s’assit sur le dossier de sa chaise telle une star s’adressant à la foule :

– Dans cinq ans, je roulerai dans ma BMW noire, ma musique à plein tube, les poches remplies de blé.

Les garçons le huèrent. McNulty le toisa d’un regard méprisant :

– Et comment pensez-vous y parvenir ?

– J’achèterai des trucs par-ci, par-là, je les revendrai.

– Ah oui ? De la drogue, peut-être ? Vous me

consternez, Dawson. Trafiquer, profiter de la misère des autres, c'est à ça que vous aspirez ?

– C'est le seul moyen de nous faire de la thune, m'sieur. Vous, qu'est-ce que vous conduisez ? Cette petite Astra rouge ? Et ça fait vingt ans que vous faites ce métier ? Je vais vous dire : moi, je ne conduirai jamais une Astra.

– Asseyez-vous normalement, Dawson, et bouclez-la. À vous, Jemma, qu'est-ce que vous allez devenir ?

Comme si je savais ce qui allait m'arriver ! Je ne savais même pas où je vivrais l'année suivante. À quoi jouait-il, ce type, à nous cuisiner comme ça ? Je poussai un gros soupir, avant de répondre d'un ton aussi aimable que possible :

– Moi, m'sieur ? Je sais ce que je veux.

– Bon, dites-nous ça.

Je commençai par le regarder dans les yeux. 25122023. Quel âge pouvait-il avoir ? Quarante-huit ? Quarante-neuf ans ? Alors il lui restait juste le temps d'arriver à la retraite. Le jour de Noël en plus... La vie est cruelle, pas vrai ? Voilà que Noël serait à jamais gâché pour sa famille. Bien fait pour ce sale bâtard !

– M'sieur, je veux... faire tout comme vous...

Son regard s'illumina un court instant puis il comprit que je me fichais de lui. Alors son début de sourire retomba et il secoua la tête, serrant si fort la mâchoire qu'on en vit pointer les os.

– Sortez vos livres de maths ! aboya-t-il.

Et d'ajouter entre ses dents :

– Je perds mon temps.

En sortant de la classe, Spider me tapa dans la main. D'habitude, je ne fais pas ça, mais là, ma paume s'était tendue vers lui comme animée d'une vie propre.

– J'aime ton style, mon pote ! s'écria-t-il enthousiaste. Tu l'as eu grave.

– Merci. Spider ?

– Ouais.

– Tu ne te drogues pas, si ?

– Bof, pas du lourd, je voulais juste le charrier. Trop facile quelquefois, tu ne trouves pas ? Tu rentres chez toi ?

– Non, je suis collée.

Il fallait que je traîne un peu, que je laisse la foule passer. Karen devait m'attendre dehors. Ces temps-ci, elle m'accompagnait parce qu'elle voulait que je « gagne sa confiance ». Pas question que les autres voient ça.

– À plus, alors.

– Ouais, à plus.

Envoyant son sac devant lui à coups de pied, il quitta la classe en sautillant. *Ne te drogue pas, Spider, mon pote ! C'est trop grave.*

6  
82064 210420  
82032 220720  
3122  
1206  
20720  
1420  
6720  
312  
3122 23  
34  
2072  
3122  
6  
22 07 2  
3122  
1420  
072 0  
312 2  
312  
1420  
0720 2  
312  
120 6  
7202 0  
3122  
1 4 2  
0 7 2 0  
3420  
2072  
2 1 131  
082032  
01323122

### 3

C'était une de ces journées d'octobre grisâtres, quand on a l'impression que le jour ne s'est pas vraiment levé. On ne pouvait pas dire qu'il pleuvait, juste que ça flotait dans l'air, que ça vous mouillait le visage, que ça envahissait le paysage. J'étais trempée jusqu'aux os, je commençais à avoir froid. On traînait du côté du centre commercial où les dalles de béton donnent direct sur les eaux verdâtres du canal.

– On devrait entrer dans une boutique, le temps de se sécher, suggérai-je.

Spider haussa les épaules en reniflant. Même ses mouvements semblaient engourdis, aujourd'hui, comme si le temps rongerait son énergie.

– Pas de thune. Et puis les mecs de la sécurité m'ont dans le collimateur.

– Je reste pas là. Il fait trop froid et ça pue.

– Et à part ça ?

– C'est nul.

Il eut un grognement d'approbation, tourna les talons et repartit dans l'autre sens.

– Viens, on va chez moi, il y a que ma grand-mère, elle est sympa, tu verras.

J'hésitais. On se baladait souvent ensemble tous les

deux, après l'école et les week-ends, depuis que Karen me lâchait un peu. Enfin pas tout le temps, parce que Spider allait parfois rejoindre une bande de potes. À ce que j'avais compris, il restait avec eux jusqu'à ce qu'éclate une bagarre, ensuite, il prenait le large un certain temps. Il faut toujours que les garçons se tapent dessus ; c'est comme les animaux, singes ou lions ou autres, pour savoir qui est le patron. Toujours est-il que, ce samedi-là, il n'était pas avec eux mais avec moi et qu'on s'ennuyait à mourir. On n'avait rien à faire.

Pour moi, c'était toute une histoire d'aller chez quelqu'un d'autre. Jamais on ne me l'avait proposé jusque-là. Même quand j'étais petite, je n'étais pas du genre à quitter la classe deux par deux en gloussant la main dans la main. Je ne pouvais me permettre d'amener des amies pour le thé, ce n'était pas le genre de la maison.

– J'en sais rien, marmonnai-je.

Comme toujours, j'avais du mal à l'idée de rencontrer quelqu'un de nouveau, de le regarder dans les yeux. Les gens me trouvent sournoise parce que je me détourne trop vite, mais c'est juste parce que je n'aime pas me mêler de leur vie... il y a des choses que je n'ai pas envie de savoir.

– Comme tu voudras, répondit-il en fourrant les mains dans ses poches.

Là-dessus, il s'éloigna. La pluie commençait sérieusement à me casser les pieds.

– Attends ! criai-je.

Je courus le rejoindre, la capuche sur la tête pour me protéger de la sale bruine londonienne.

Il nous fallut à peu près cinq minutes pour arriver chez lui, dans une de ces maisonnettes du bord de la cité pavillonnaire de Park Estate, avec un carré de jardin

devant, bien vert et bien fleuri ; mais je ne pus m'empêcher de m'arrêter devant ces statues plantées partout, des nains, des animaux. Grottesque.

– Cool, le jardin ! lançai-je presque sérieusement.

Spider me fit la grimace :

– C'est mamie, elle est chtarbée.

Il sauta par-dessus le muret et remonta le chemin bétonné, balançant au passage un coup de pied vers un nain particulièrement affreux.

– Arrête ! m'écriai-je. Ils sont mignons. Ne leur fais pas de mal.

Il s'immobilisa :

– Tu es dingue, toi aussi ! marmonna-t-il en attendant que j'ouvre la barrière de métal.

J'empruntai à mon tour le chemin et il ouvrit la porte en criant :

– C'est moi, mamie ! J'amène une copine !

J'appréciai le mot « copine ».

Un étroit couloir ouvrait sur le living. Sur toutes les étagères, sur toutes les surfaces il y avait quelque chose : petits animaux de porcelaine, assiettes, vases. Imaginez un vide-greniers à la fin de la journée, quand il ne reste que ce dont plus personne ne veut, et vous aurez une idée de l'endroit. L'odeur de clope achevait de rendre l'atmosphère irrespirable. Visiblement, on n'ouvrait jamais les fenêtres, ici. Un ruban de fumée se faufilaît de la pièce voisine où je suivis Spider. Perchée sur un tabouret devant un comptoir de cuisine, son journal ouvert sous les yeux, une femme tenait une cigarette dans une main, une tasse de thé dans l'autre. C'était une Blanche, comme moi, plutôt menue, aux courts cheveux hérissés, d'une drôle de couleur mauve, au visage ridé, aux traits durs. Son petit-fils se pencha pour

l'embrasser sur la joue et moi je me disais que si je les croisais dans la rue, jamais on ne me ferait croire qu'ils étaient de la même famille. Mais c'est comme ça, aujourd'hui, non ? Fini les photos officielles, papa, maman, deux gosses en habits du dimanche, tous la même tête ou presque. Si ça a jamais existé. Pas par ici, en tout cas. Dans le coin, on croise plutôt des gens qui font ce qu'ils peuvent, une mamie, un Spider, ou juste une personne comme moi... Blacks, blancs, bronzés, jaunes, je ne sais quoi. C'est comme ça maintenant.

Comme Spider se redressait, sa grand-mère me regarda :

– Salut. Je m'appelle Val.

J'essayais de garder les yeux baissés, pourtant je ne pus m'empêcher de les relever un quart de seconde et vis qu'elle me fixait, au point que je ne pus me détourner de ses iris noisette, d'une étonnante clarté malgré la fumée de cigarette. Et puis elle ne faisait pas que me dévisager, comme n'importe qui d'autre, elle me comprenait, elle pigeait tout. Je vis son numéro, 02022054 : encore quarante-quatre ans à tirer, clope ou pas. Respect.

– Alors, qui êtes-vous ?

Elle avait demandé ça avec une certaine brusquerie, mais je ne crois pas qu'elle l'ait fait exprès.

Et moi, prise comme un lapin dans les phares de ses yeux, je n'arrivais plus à réfléchir, je ne savais même plus comment je m'appelais.

Spider vint à mon secours :

– C'est Jem. On va regarder la télé.

– Attendez une seconde ! Assieds-toi un peu ici, Jem. Du menton, elle m'indiqua le tabouret à côté d'elle.

– Mamie, c'est bon !

– Surveille tes paroles, Terry. Et toi, ne l’écoute pas. Assieds-toi là.

De ses petites mains aux ongles jaunes et recourbés, elle tapota le siège sur lequel je me posai sans la quitter des yeux. Ce n’était pas le genre de personne avec qui on pouvait discuter, d’autant que je sentais vibrer un drôle de fluide dans l’air. Il se passait quelque chose entre nous, et si ça me faisait un peu peur, ça m’intriguait également. Déposant sa cigarette, elle me prit la main. Moi qui supporte si mal le contact avec les gens, je la laissai pourtant faire ; je ne pouvais pas lui refuser ça et on l’avait toutes les deux senti. Nos paumes s’effleurèrent dans un craquement d’électricité.

Elle me soufflait des relents de fumée dans les narines, au point que ça me retourna l’estomac. J’aime fumer, mais quand même pas les restes des autres.

– Je n’ai jamais rencontré quelqu’un comme toi, observa-t-elle.

*C’est sûr, mais comment le sais-tu ?*

– Tu t’y connais en auras ?

Spider répondit par un grognement moqueur à la question de sa grand-mère.

– Laisse tomber, mamie. Fous-lui la paix.

– Et toi, boucle-la !

Elle se retourna vers moi et martela lentement ces paroles qui me pénétrèrent jusqu’à la moelle des os :

– Tu possèdes une aura des plus fantastiques. Mauve et blanche. Tout autour de toi. Le mauve marque ton énergie spirituelle et le blanc, combien tu es capable de concentrer cette énergie. C’est extraordinaire... je n’ai jamais vu une aura aussi puissante que la tienne.

Je ne voyais absolument pas de quoi elle voulait parler mais ça m’intéressait.

– Ton aura, Jem, c'est l'énergie qui t'habite. Elle irradie autour de toi, en différentes couleurs. Elle en dit plus que tout sur la personne que tu es. Chacun de nous en a une, mais nous sommes rares à la voir.

Elle fronça les sourcils :

– Tu la vois, toi aussi, n'est-ce pas ?

– Non, avouai-je. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

– C'est quoi, ces conneries ? brailla Spider.

– Toi, tu commences à me casser les pieds !

Baissant la voix, elle se pencha vers moi :

– Tu peux me le dire, Jem. Je comprends. C'est un don, mais il est lourd à porter. Parfois il nous apprend des choses qu'on n'a pas trop envie de savoir.

J'en avais l'estomac retourné. Elle savait. C'était la première fois que je rencontrais quelqu'un qui savait. J'avais trop envie de lui parler, mais quand on gardait un secret depuis quinze ans, on apprenait à la fermer ; je sentais au plus profond de moi que si je commençais à m'épancher, ne serait-ce qu'auprès de la grand-mère de Spider, toute ma vie en serait bouleversée. Et je n'étais pas prête. Pas encore.

– Non, marmonnai-je. Il n'y a rien.

Je faisais mon possible pour éviter son regard inquisiteur. Elle se redressa en soupirant :

– Comme tu veux.

Je voyais presque son souffle épais franchir ses lèvres. Elle alluma une autre clope.

– Maintenant tu sais où me trouver. Je suis toujours là.

Alors que je quittais mon tabouret pour rejoindre Spider, je sentis le regard de sa grand-mère me labourer le dos.

Je le trouvai étalé en travers d'un fauteuil, ses longues jambes pendues sur un côté, les chevilles agitées d'un mouvement nerveux.

– T'occupe pas d'elle, grommela-t-il. Ça fait des années qu'elle perd la tête. Tu veux regarder quelque chose à la télé ?

– Je sais pas. Tu as une PlayStation ?

Il se déplia, ramassa la télécommande.

– Ouais. Grand Theft Auto ?

Comme j'acquiesçais de la tête, il ajouta :

– Tu vas te ramasser. J'ai eu le temps de m'entraîner. Je suis tellement bon...

Lui aussi, j'aurais dû m'en douter. Tous les garçons de son genre doivent savoir conduire et tirer. C'est dans leur nature. Mais je n'allais pas me laisser impressionner ainsi, même si je n'avais aucune chance contre sa rapidité, son agressivité. Il se concentrait à fond, comme si sa vie en dépendait, jouant de tout son corps. Je pouvais toujours m'appliquer, il me battait chaque fois à plate couture.

– Pas mal pour une fille, commenta-t-il.

Je lui fis un doigt d'honneur. Il sourit et je me sentis toute chose. On regarda un peu la télé, mais il n'y avait rien que des trucs moisis genre « Future star » ou je ne sais quoi, des milliers de nullards qui répétaient pendant des heures en s'imaginant qu'ils allaient faire un malheur. Même ceux qui savaient chanter. Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Que le monde allait se jeter à leurs pieds, leur apporter la gloire et l'argent ? Ce sont les organisateurs qui s'en mettent plein les poches sur leur dos avant de les renvoyer d'où ils viennent à coups de pied aux fesses. Bonjour la carrière ! À force de nous moquer d'eux, on vit qu'on riait des mêmes choses. J'étais bien,

malgré la fumée et Spider qui puait toujours autant. Ça ne m'empêchait pas de sentir la présence de sa grand-mère dans la pièce à côté, perchée sur son tabouret comme un oiseau de proie, un faucon ou un busard, je ne sais plus. Un vautour. Qui nous écoutait. Et attendait.

– Il faut que je rentre, dis-je peu après.

Spider se déplaça de son fauteuil.

– Je vais avec toi.

– Non, c'est bon. Je n'en ai pas pour longtemps.

– Je t'aurais bien emmenée si j'avais été motorisé. Tu veux qu'on se cherche une caisse ?

Je ne pus m'empêcher de l'interroger du regard. Il ne rigolait pas. Il voulait m'impressionner, je crois. Je me dirigeai vers la porte. Je n'avais pas envie d'être mêlée à ce genre de manœuvre. J'entendais la grand-mère s'activer dans la cuisine, la porte du micro-ondes qui claquait, le ventilateur qui tournait.

– Ton dîner sera bientôt prêt, ajoutai-je. À plus !

De la porte d'entrée, je lançai un au revoir à Val, car je n'avais aucune envie de retourner lui parler. Néanmoins, son visage apparut dans l'entrebâillement de la porte. Un éclair fusa lorsque nos regards se croisèrent. Qu'est-ce qu'elle avait, cette femme ?

– Au revoir, ma chérie ! lança-t-elle. À bientôt.

Elle avait l'air sûre de son fait.

## 4

– Vous allez nous raconter la plus belle journée de votre vie. Ne vous souciez pas trop de l'orthographe ni de la ponctuation, jetez sur le papier ce qui vous vient du cœur.

Encore un exemple de la cruauté de McNullos : nous faire décrire nos tristes vies. À quoi s'attendait-il ? *Le jour où papa m'a acheté un poney ? Nos vacances aux Bahamas ?* Moi, je n'aime pas regarder en arrière. Pour quoi faire ? Le passé est passé, on ne peut plus rien y changer. Impossible de choisir un jour pour dire que c'était le meilleur. J'aurais moins de mal à évoquer le pire. Là, les candidats se bousculeraient au portillon. Encore que je n'avais aucune intention d'en parler à McNullos. Pour ce qu'il en aurait à faire ! Tout d'un coup, une idée s'insinua en moi : *Si, justement, je vais lui dire comment ça se passe, puisque ça l'intéresse.* Là-dessus, je pris mon crayon et me lançai.

– C'est fini !

Hurléments de protestation.

– On arrête d'écrire. Tant pis si vous n'avez pas terminé. Au lieu de ramasser les feuilles, je vais vous demander de les lire à voix haute.

Là, ce fut carrément la rébellion, les « c'est abuser »

et les « laisse tomber ». Et moi je venais de commettre une grosse erreur. J'en eus froid dans le dos.

– Chacun à son tour, vous allez vous lever et nous lire votre prose, continuait le prof. On ne se moquera pas de vous parce qu'on est tous dans le même bateau. Qui commence ?

Les huées reprirent plus belle.

– Amber, venez ici. Non ? Bon alors, restez où vous êtes et lisez-nous ça d'une voix claire, que tout le monde vous entende.

Et la classe entière y passa. Vacances, anniversaires, sorties. Rien de très surprenant, au fond. Jusqu'au moment où l'un de mes voisins, Joel, décrivit la naissance de son petit frère. L'ambiance en fut métamorphosée. D'un seul coup, chacun l'écouta raconter comment il avait aidé sa maman, dans la salle de bains de sa maison, à envelopper le bébé dans une vieille serviette. Deux filles poussèrent des « Ah ! » quand il eut terminé, ses amis levèrent le pouce alors qu'il regagnait sa place. C'était bien joué ; et moi je sentais mon cœur se serrer à l'évocation de tant de vulnérabilité, de tant d'innocence, tout en sachant que notre fin est inscrite dès le premier jour... les bébés me mettent mal à l'aise.

Ce fut alors au tour de Spider. Il bondit vers le tableau et se mit à contempler sa feuille sans cesser de danser d'un pied sur l'autre. Il aurait sans doute donné beaucoup pour pouvoir se trouver ailleurs.

– Faut vraiment que j'y aille ? demanda-t-il en s'éventant avec la page.

– Allez-y, dit McNulty. Nous sommes tout ouïe.

Effectivement, un silence de mort régnait dans la classe.

– Bon.

Spider leva le papier devant ses yeux, comme pour se cacher.

– « Le plus beau jour de ma vie, ç'a été quand ma mamie m'a emmené au bord de la mer. On a passé des heures dans le car et j'ai dormi. Quand on est arrivés, je n'avais jamais vu un endroit si grand de ma vie. La mer s'étendait sur des kilomètres et il y avait une immense plage. On a mangé des frites et de la glace et il y avait des ânes. J'ai fait une promenade à dos d'âne, c'était spécial mais cool. On a passé quelques jours là-bas, juste moi et mamie. Trop classe. »

Au fond de la classe, quelques élèves se mirent à braire mais plutôt gentiment. Spider parut se détendre. L'épreuve était passée. Il regagna sa place.

Peu après arriva mon tour. J'en avais des picotements partout, les nerfs à fleur de peau.

– Jemma... dit McNulty, je crois que c'est à vous.

En me rendant vers le tableau, j'avais l'impression d'être toute nue. Je me retournai, les yeux fixés sur le bout de mes chaussures ; je n'avais aucune envie de voir tous ces regards qui me guettaient. J'aurais mieux fait d'inventer n'importe quoi, de raconter un Noël idéal avec plein de cadeaux au pied du sapin. Mais trop tard, je ne suis pas du genre à improviser, surtout quand tout le monde me regarde. Pas vous ? Ce n'est qu'après, quand on y repense, que vous vient la réponse qui tue, la réplique qui clôt tous les becs. Tandis que là, j'étais au bord de la panique et je n'avais pas le choix, il allait bien falloir lire ce que j'avais écrit. Alors je commençai par respirer un bon coup. Puis je me jetai à l'eau :

– « Le plus beau jour de ma vie. Ce matin, je me suis levée. J'ai pris mon petit déjeuner. Je suis partie à l'école. Ça me faisait toujours autant peur, j'avais tou-

jours autant envie de me casser ailleurs. Personne ne s'occupait de moi et je préférais. Ça me gonflait de traîner toute la journée au milieu de ces imbéciles. Hier c'était pareil, mais hier est passé et demain ne viendra peut-être jamais. Il n'y a qu'aujourd'hui qui compte. Alors c'est le plus beau et le pire jour de ma vie. En fait, il est nul. »

Lorsque je me tus, il y eut comme une pause, un instant où rien ne se passa. Je restai adossée au tableau, les paupières baissées, morte de honte. Jusqu'à ce que quelqu'un crie :

– Si tu tirais moins la tronche tu serais presque bonne.

Les huées reprirent comme jamais.

Un craquement me fit lever les yeux. Spider sautait par-dessus tables et chaises. Arrivé à hauteur de celui qui venait de crier, Jordan, il lui balança son poing en pleine figure. Ce fut le signe de la bagarre générale et McNulty se jeta dans la mêlée à coups d'épaule.

Je froissai le papier et le laissai tomber à terre avant de me faufiler dans le couloir, une seule idée en tête : disparaître, trouver un endroit où je sois seule. Jamais je ne remettrais les pieds dans cette chambre des tortures. Je restai dehors plusieurs heures, nulle part en particulier, là où personne ne vous voyait, où personne ne faisait attention, jusqu'à ce que j'en aie marre de marcher dans l'obscurité.

De retour chez Karen, je tâchai de gagner ma chambre en douce, dans l'espoir qu'elle serait couchée – il était quand même minuit passé – mais non, elle était assise à la table de la cuisine, devant un thé, le visage gris de fatigue. Elle avait eu droit à la totale, Karen : des bébés, des gosses, des ados « à problèmes » comme moi. Vingt-

deux gamins à sa charge. Elle n'en pouvait plus. Je considérai de nouveau son numéro. 14072013. Plus que trois ans.

– Jem ! lança-t-elle. Ça va ? Où étais-tu passée ?

– J'étais sortie.

Je ne me voyais pas tout lui raconter. Par où commencer, d'ailleurs ?

– Viens t'asseoir.

Elle n'avait pas l'air fâchée, juste fatiguée.

– Je veux me coucher.

Elle ouvrit la bouche, se reprit et poussa un soupir.

– Bon, on verra ça demain. On en reparlera.

Une menace, pas une promesse.

– Maintenant, reprit-elle, je n'ai plus qu'à rappeler la police. J'avais signalé ta disparition. Tiens, prends ça.

Elle me tendit sa tasse encore aux trois quarts pleine.

Je montai, déposai la tasse sur ma table de nuit et me glissai sous ma couette sans me déshabiller. Je remontai les oreillers, pris la tasse. Ce ne fut qu'en avalant le liquide chaud et sucré que je me rendis compte à quel point j'avais froid et me sentais vidée.

Et crevée. Pourtant, je ne pouvais pas fermer les yeux. Alors je restai assise dans le noir, jusqu'à voir la lumière s'infiltrer autour des rideaux et, dans mon demi-sommeil, je sentis se lever un nouveau jour morose.